

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



André Girard, Pierre Samson, Danielle Dussault

Hugues Corriveau

Number 127, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36756ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2007). Review of [André Girard, Pierre Samson, Danielle Dussault]. *Lettres québécoises*, (127), 23–24.



André Girard, *Port-Alfred Plaza*, Montréal, Québec Amérique, 2007, 208 p., 22,95 \$.



Propos de taverne et sentiments amoureux

Indiscrétion romanesque.

Livre à voix multiples, *Port-Alfred Plaza*, ce cinquième roman d'André Girard, est une belle réussite. Pourtant, l'ambition était grande dans ce projet qui est constitué d'une double trame. En fait, le défi tient à écrire une histoire à partir du projet lui-même, d'en faire l'essentiel du propos.

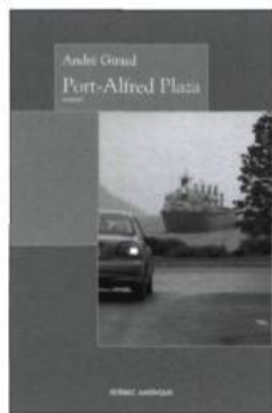


ANDRÉ GIRARD

prend pour élaborer son projet. Mais surtout qui il rencontre, ce à quoi lui sert d'aimer Johanna, figure intrigante qui est à la fois femme de chambre, étudiante en philo, importatrice de vêtements étrangers, fétichiste, directrice d'un site Internet de porno *soft*. Ensuite, on sait que, s'il a été intéressé à s'attarder en ce lieu, c'est parce qu'un étudiant un peu perturbé avait enregistré, sans qu'ils le sachent, les conversations périodiques de quatre habitués d'une taverne locale. Les bandes sonores comprennent d'étonnants récits qui ponctuent la narration.

MATÉRIAUX BRUTS

Ainsi ce roman magnifique est-il constitué de l'avant-dire, en quelque sorte, de ce qui préside à son écriture. André Girard reproduisant fidèlement le verbatim des enregistrements, nous accompagnons les quatre protagonistes dans leurs confidences. Roman en cinq strates, l'une pour le narrateur Étienne, quatre pour les personnages spoliés de leur récit. Et cela



JE T'ENREGISTRE : ATTENTION !

Un narrateur abandonne un doctorat en muséologie pour écrire un roman. L'auteur commence son récit en nous racontant où il va l'écrire, dans quelle circonstance, à partir de quel matériau, et cela, en seulement un mois. Alors, il décide de s'isoler dans un hôtel de Port-Alfred. Voilà le premier niveau de cette histoire. On nous raconte comment le romancier vit, qui il rencontre, de quelle manière il s'y

fonctionne parfaitement, sans faille, soutenant constamment l'intérêt. On s'intéresse, ébahi, aux propos d'un barbier à la retraite, monsieur Fernand, mycologue qui aime lire et qui a l'expérience de l'écoute; d'un chauffeur de taxi un peu libidineux, Jean-Claude, qui n'aime rien tant que de s'évader dans les paysages et dans les bras chauds qui s'ouvrent à lui; d'un travailleur du port, Simon, qui aime les livres et le large; d'une prostituée vieillissante, Lili, pleine de nostalgie et d'amours périmées.

DÉFI ET RÉCIT

En un mois, donc, entre le 21 septembre et le 18 octobre, notre écrivain va se mettre à la tâche de nous captiver. Jamais il n'y manquera. Ce qui est toute une prouesse, dans la mesure où il ne suffit évidemment pas d'avoir une bonne idée en main, mais bien de pouvoir trouver, en chacun des personnages qui s'agitent dans cette fiction, un degré d'attraction implacable. André Girard parvient ainsi à créer un microcosme à l'image du monde, chacun des personnages brassant des tabous, des désirs, des envies de fuite et d'attachement comme il s'en trouve partout. André Girard avait gagné, en 1991, le prix Robert-Cliche du premier roman avec *Deux semaines en septembre*. On espère toujours que ce prix tienne lieu de promesse et d'œuvre à venir. André Girard prouve largement que la suite s'est ici accomplie de la plus belle façon.



Pierre Samson, *Catastrophes*, Montréal, Les Herbes rouges, 2007, 228 p., 17,95 \$.

Heureuses facéties

Ou comment faire une gaffe qui nous entraîne au pire.



PIERRE SAMSON

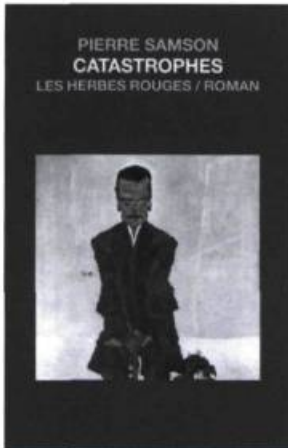
Ivanhoé McAllister a tout pour être heureux, mais il s'ennuie un peu comme chroniqueur à la revue *Pensus*, revue dans laquelle il parle de livres moches, oubliés, ou descendus en flammes des années auparavant, les ramenant à la vie pour le plus grand plaisir du directeur, Ignace Bertillon. On voit que l'onomastique est du plus vif intérêt ici.

LE LIVRE INEXISTANT

Un jour, par désespoir, il écrit et publie un article sur un livre qui n'a jamais existé, supposément rédigé par un certain Tassir Vilchis qui l'aurait écrit en espéranto, puis lui-même traduit sous le titre *Sueurs sur le marbre*. Ce livre suscite l'attention d'une Gwendoline qui veut en approfondir le propos. Or, de livre, point. D'acharnement contre le pauvre critique, si.

FAUTE ÉTHIQUE

À partir de cette dérive éthique chez le journaliste McAllister, Pierre Samson nous offre un roman léger, aussi pétillant que fut dramatique et profonde sa



remarquable trilogie brésilienne dont j'ai déjà parlé avec un enthousiasme certain. Avouons qu'il faut un talent sûr et une capacité de renouvellement tout aussi dynamique pour imposer le retournement radical que celui auquel nous convie Samson. Disons-le d'emblée, ce roman est fort réussi. On sent bien que le fait d'avoir coécrit la série *Cover-Girl* lui a permis de se détacher du ton tragique pour accéder à un humour insidieux et constamment soutenu. S'ajoute à cela un vocabulaire d'une très grande richesse, toujours pointu quand il s'agit de décrire un livre, le travail critique, celui de l'impression. Et comme

Samson l'avait fait dans son essai autobiographique *Alibi*, il en profite au passage pour asséner quelques coups bien sentis au milieu littéraire et aux « subventionneurs », profitant de ce que son personnage principal en connaît un peu en la matière. Cela est fait, hélas !, sans grande subtilité, le lecteur décrochant alors du récit pour se sentir quelque peu irrité.

POUSSÉ AUX PIRES EXTRÉMITÉS

À travers l'humour et les péripéties, nous suivons les aventures ineffables d'un antihéros entraîné dans les affaires les plus complexes pour éviter d'avouer, le secret initial provoquant catastrophe sur catastrophe jusqu'à rendre la vie impossible au frauduleux critique qui sera astreint aux pires calamités. On sourit et on gobe avec délice ce récit primesautier, dont les numéros des chapitres eux-mêmes participent de l'effervescente imagination de l'auteur. Ainsi, après le chapitre « Neuf », suit le « Dix (en fait, Onze) », puis le « Onze (en fait, Dix) » et le « Dix bis (en fait, Onze bis, mais qui compte ?) ». C'est joyeux, plein de péripéties impossibles, truculent et jouissif.

☆☆1/2

Danielle Dussault, *Salamandres*, Québec, L'instant même, 2007, 96 p., 18 \$.

« Une bègue mendiante d'affection »

Vivre en décalage.

On assiste dès le début du livre à l'enterrement d'un homme, Marcel, détective privé engagé par la police d'East Broughton. Au salon funéraire, on retrouve sa femme, Maria (elle qui avait aimé, dans sa jeunesse, le fils de Laos, Ludger), une maîtresse, Simone Provencher, et une fille adoptive, Camille. Le Ludger en question viendra s'immiscer dans cette histoire comme chargé de mission. Et des bêtes surgissent, un peu comme dans le remarquable film *Lemming*, des salamandres qui apparaissent, inquiétantes créatures qui prolifèrent.

DOULEURS À L'ÂME

Camille qui « berce [s]a souffrance comme une enfant malade » s'interroge sur le pourquoi des choses et de l'amour :

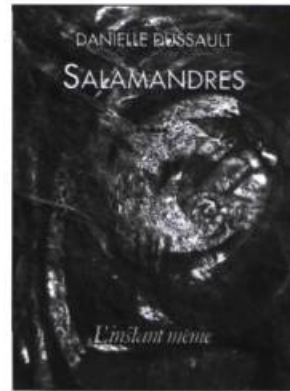
Amour inutile. Je me demande seulement si cette douleur n'est pas toujours la même, celle qui vient de mon enfance esseulée. J'en arrive à douter d'avoir un jour vraiment existé. Je reste à vous contempler, à vous observer longtemps, infiniment, avec stupeur.

[...]

Au fil des ans, je m'étais habituée à ramasser les miettes d'amour qui tombaient de notre table. Je me réveillais la nuit pour les croquer comme un petit chien content. (p. 36)

C'est souvent le ton de ce roman étonnant, qui fait sa part à une certaine grandiloquence sentimentale. Une forme d'exaltation essoufflée porte cette prose, qui se veut souvent poétique, vers des sommets lyriques.

HISTOIRE COMPLEXE



Il est difficile de cerner la réalité et la fiction de cette histoire de quête en profondeur, qui se déroule, entre autres, dans les souterrains miniers de la ville de Theford. Chacun des protagonistes devra s'y rendre pour comprendre sa faute, sa faille, l'abandon infernal qui le tarade. Une quête des sens et des appartenances, une quête qui cherche à dire l'amour et le pourquoi de sa complexité. Jouant également sur les mythes, Laos est là comme le grand-père absent, une sorte d'Orphée aussi qui est happé par les Enfers parce que celle qui est allée le chercher s'est retournée trop tôt, ou trop tard, allez savoir. Chacun a ses raisons

secrètes d'être empêtré par le remords ou le besoin de reconnaissance. C'est le regard de l'autre qui fait exister dans ce roman. Sans l'approbation d'autrui, nulle justification à la présence inhumaine des pulsions.

TOMBER ET SE RELEVER

Les salamandres qui donnent son titre au roman sont des bestioles qui sortent de la terre pour guider les vivants vers ses entrailles. *Le Robert* dit aussi en référant à l'alchimie : « Vapeur rouge qui se produit pendant la distillation de l'esprit de nitre », mais aussi « Chim. anc. Amiante ». Elles peuvent ainsi guider les aventureux dans les ténèbres de la mine, comme dans leurs ténèbres intimes. Dans une lettre que le mort a adressée à sa fille adoptive à la veille de trépasser, il est écrit : « Si tu vois des salamandres, ne les crains pas. Elles te signaleront l'emplacement d'un trésor qu'il te faut découvrir dans les souterrains. » (p. 44) Ce trésor n'est sans doute rien d'autre que la conscience d'être et de pouvoir poursuivre sa quête dans une certaine forme improbable de paix. Improbable, car tous ces personnages sont des écorchés vifs au bord d'un précipice.



DANIELLE DUSSAULT